Larmes et Sourires.

I

—Une lettre pour Mlle Cécile, Jeanninon....

La vieille servante essuya ses mains au coin de son tablier à carreaux, prit l'enveloppe avec précaution au bout des doigts humides et l'examina d'un air soupçonneux.

—D'où que ça vient?....

—De Paris, dit le facteur.

J anninon branla la tête.

Nous ne connaissons personne à Paris.... Pourvu que ce ne soit pas encore quelque misère!.... Enfin!.... Vous prendrez bien un verre de vin, Pascalou?

—Ah! ça n'est pas de refus, Jeanninon, par cette chaleur!

Tandis que le facteur avalait d'une lampée le verre de vin, la vieille femme continuait de fixer la lettre, dont la blancheur, à l'angle de la longue table où elle l'avait posée pour servir Pascalou, attirait obstinément son regard.... Oh! l'irritant mystère de ce papier, derrière lequel, peut-être, une douleur était tapie!.... Depuis la mort du pauvre monsieur, on en avait tant et tant reçu de ces lettres qui, toutes, apportaient une catastrophe nouvelle, si bien qu'à la fin du compte Mlle Cécile s'était trouvée presque ruinée!.... Il ne lui restait plus, de la désastreuse succession paternelle, que cette maison et l'enclos qui l'entourait.

Et la fidèle Jeanninon se demandait, remuée par une sourde angoisse, si l'orpheline serait aussi dépouillée de la demeure familiale, chassée de ce dernier et cher abri!....

La blouse bleue du facteur n'était plus qu'un imperceptible point ondulant dans la plaine, lorsque la servante se décida à remettre la lettre. Sans hâte, elle se dirigea vers le petit salon où la jeune fille passait ses journées solitairement, songeant à l'autrefois si proche, à jamais évanoui, hélas! cloué dans le cercueil avec le père disparu. A l'entrée de la vieille bonne qui l'avait élevée, Cécile eut un joli sourire dont s'illumina son visage très doux, d'expression touchante, un de ces visages pétris de tendresse qui trahissent la femme aux désirs simples, faite pour les humbles bonheurs et les timides joies.

—Qu'est-ce que tu veux, ma Jeanninon?

—C'est une lettre! annonça la vieille de sa voix rauque des mauvaises heures.

Le sourire de la jeune fille s'effaça soudain; un tremblement léger secouait les doigts qu'elle avança pour prendre l'enveloppe.

En son instinct de vieille créature dévouée, Jeanninon la sentit retombée dans le deuil, roulée au fond des abîmes de l'appréhension, et elle resta là, les poings sur les hanches, couvant l'enfant du regard, secourable, prête, à porter le faix de ce malheur qui, sûrement, arrivait....

Tout-à-coup, dès les premières lignes, Cécile jeta un cri, se leva, transportée:

—Oh! Jeanninon!.... Quelle surprise!.... Un héritage, figure-toi!....

La vieille répéta, ébahie:

—Un héritage?....

—Oui.... Oh! que c'est drôle!... Vois ce que m'écrit ce notaire de Paris..... Une dame qui a beaucoup aimé mon pauvre papa, quand il était jeune.... Elle aurait voulu se marier avec lui.... Alors, en souvenir, elle me laisse toute sa fortune....

—Mon Dieu!.... mon Dieu!.... fit Jeanninon ne sachant pas si elle rêvait.

—Embrasse-moi! s'écrie Cécile en ce besoin d'expansion des grandes félicités. Comme nous allons être heureuses! Plus de soucis, plus rien!....

Elles se souriaient, ravies et les paupières humides, dans l'extase de cette minute unique.

Jeanninon recouvra ses idées la première.

Elle conclut d'un ton tranquille:

—Tant mieux, car cette dot imprévue va vous permettre d'épouser M. Ferdinand!....

—Par exemple! jeta Cécile indignée, est-ce que tu crois que Ferdinand ne m'aurait pas épousée sans dot?....

La vieille femme eut une moue ironique.

—Les jeunes gens, voyez-vous, au jour d'aujourd'hui, ça cherche de l'argent....

—Pas Ferdinand! dit Cécile avec véhémence.... Tu n'as pas le droit de le juger ainsi!.... Je te le défends!....

Mais tandis qu'elle protestait, le doute torturant s'infiltrait dans son cœur, et sa voix se brisa, et comme Jeanninon bougonnait: «Il vous est bien facile d'en faire l'épreuve!», elle ignora elle-même quel mobile la poussait à crier:

—Va chercher Ferdinand!.... Tout de suite!... Je le veux!....

II

Jeanninon partie au trot lassé de la vieille jument grise, Cécile descendit dans le parc. Elle étouffait. Il lui semblait que les murailles de la maison pesaient sur son âme. Elle marchait lentement par l'étroit sentier qui traçait de capricieux méandres entre les herbes hautes de la prairie, et gagna ainsi un banc invisible sous une retombée de sapins, auprès du grand étang aux rives embaumées de l'abondante et éphémère germination automnale. C'était là son coin de prédilection, son asile de repos. A toutes les époques de sa vie elle y était venue chercher le calme, la fraîcheur physique et morale. Elle y venait inconsciemment aujourd'hui, à cette date qui devrait rester marquée en son cœur....

Il lui parut qu'une tristesse planait sur cette solitude aimée. Chassées par le vent, les feuilles sèches tourbillonnaient avec un bruissement de mélancolie, et la nappe ridée de l'étang reflétait un ciel gris ardoisé que des pâleurs déjà estompaient à l'horizon. C'était l'annonce du soir.

Mon Dieu! que Ferdinand tardait!.... Jeanninon ne l'aurait-elle pas rencontré?.... Pourquoi donc, alors, ne revenait-elle pas?

Soudain, dans le chemin creux qui longeait la prairie, s'entendit le galop relevé d'un cheval fringant; plus loin, parmi les cahots de la route, résonnait le roulement de ferraille spécial à la carriole délabrée, seul équipage de la maison. Alors, la jeune fille sourit, la poitrine allégée de sa pesante angoisse.

Son ami d'enfance accourait, précédant le vénérable véhicule que conduisait Jeanninon.

Elle s'avança rapidement au seuil de sa retraite de verdure et appela doucement:

—Ferdinand!....

Et elle ajouta:

—Je suis là....

Le cavalier tourna la tête, salua correctement, et, sautant à bas de sa monture, la flatta de la main avant de l'attacher au tronc lisse d'un bouleau.

Cécile le considérait, traversée de vague amertume à la constatation de cette tranquillité.

Il s'avança, souriant:

—Vous avez souhaité me voir, Cécile?

Malgré l'aménité du ton et du visage, elle le devina cuirassé de réserve, et elle se taisait, reprise de trouble confus, effrayée des paroles qu'elle allait prononcer, il insista:

—Vous avez quelque chose à me dire, Cécile?.... Hâtez-vous, je vous prie.... Il se fait tard, et il faut que je sois rentré avant la nuit....

L'ennui sans feinte du dérangement emplissait la phrase; alors, Cécile articula très-vite:

—Pardonnez-moi, mon ami.... Je ne voudrais pas vous importuner.... Mais un entretien est indispensable.... Depuis la mort de mon pauvre père, l'existence m'est bien pénible.... l'isolement me pèse, m'accable même.... Il nous avait fiancés; ne jugez-vous pas comme moi que ma triste situation d'orpheline doit rendre plus prompte l'exécution de ce projet?

Ferdinand ne répondit pas tout de suite; il tordait sa moustache soyeuse de joli garçon trop élégant par un geste nerveux, et ce fut avec une contrainte visible qu'il répartit en cherchant les mots:

—Mon Dieu! en principe, je suis de votre avis.... Cependant, à la réflexion, il conviendrait d'attendre.... Votre position n'est plus la même, mes revenus sont médiocres, et je ne puis assumer seul la charge d'un ménage.... Nous devons être raisonnables....

Elle l'interrompit, une altération faisant méconnaissable son organe tremblant:

—Si je comprends bien, le changement de ma fortune—disons le mot: ma ruine!—a modifié vos intentions?

Il répliqua délibérément, en homme soulagé d'une communication épineuse:

—Eh bien! oui, puisque vous m'invitez à le dire!.... Il vaut mieux être sincère, n'est-ce pas?... Nous sommes d'assez vieux amis pour cela!.... Notre mariage n'est plus possible.... Par le temps qui court, la fondation d'une famille ne peut se baser que sur l'argent... Certes, mon cœur souscrirait toujours à....

Cécile se leva.

—Je ne vous retiens pas, Ferdinand.

—Mais.... fit le jeune homme interdit.

—Vous n'avez pas entendu? dit-elle durement; allez-vous-en donc, voyons!

Il hésita, puis, haussant les épaules, marcha vers son cheval, qu'il détacha.

III

Une seconde après, les sabots de l'animal claquaient sur le chemin.

Debout, les mains crispées contre sa poitrine frémissante, Cécile écoutait; c'étaient son illusion, son espérance, sa foi qui s'en allaient....

Quand le bruit se perdit dans le lointain, elle s'affaissa sur le banc.

Il faisait tout-à-fait nuit, maintenant. Sous la voûte de sapins, les ténèbres étaient profondes, et la jeune fille eut l'impression que tout était fini pour elle, que sa vie sombrait dans un noir sans étoiles. Sa richesse ne lui était plus rien. Anéantie dans l'obscurité, désespérément, elle pleura. Elle pleura parce qu'elle était jeune, parce qu'elle ne savait pas que la destinée est trompeuse et changeante, et que les larmes d'aujourd'hui préparent souvent le sourire de demain.

Les prisonniers espagnols.

Presse Associée

Madrid, Espagne, 6 mai—En présence du refus d'Aguinaldo de négocier pour l'élargissement des prisonniers espagnols le gouvernement de Madrid a demandé au gouvernement français de faire entamer, par son ambassadeur à Washington, de nouvelles négociations pour la mise en liberté des prisonniers espagnols, conformément aux stipulations du traité de Paris.

J'avais mis mon Cœur...

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose....
Un charme fatal est dans la beauté;
Je pleure en chantant: l'amour en est cause.
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose:
Vint un oiseau moucha: il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche....
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur!
Noir est le sorcier; la magie est blanche...
J'avais mis mon cœur dans une pervenche:
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle..
L'amour est un rude et malin garçon.
Un dur moissonneur bronzé par le hâle....
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle:
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes....
L'amour vendangeur, qui chante en dansant
Le vigneron ivre aux raîtes malignes.
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang!

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne....
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir....
Le garderas-tu? moi, je te le donne!
Tiens, j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne:
Garde-le, mignonne: il vient y mourir.

Edouard Pailleron.

Nous avons annoncé, dans nos dépêches, il y a une dizaine de jours, la mort de M. Edouard Pailleron.

Au sujet de cette mort, nous lisons dans une feuille parisienne, sous la signature de M. Adolphe Aderer, les lignes suivantes:

C'est avec un profond sentiment de tristesse que nous avons appris la mort d'Edouard Pailleron. Depuis le jour où il avait quitté son bel appartement du quai d'Orsay, d'où les travaux de la nouvelle gare d'Orléans l'avaient éloigné, sa santé, jusque-là très solide, s'était altérée. Il aimait passionnément le quartier où il habitait: primitivement, il occupait l'une des ailes de l'hôtel Chimay, où s'est installé depuis l'Ecole des beaux-arts. Je serais assez disposé à penser que les fatigues d'un déménagement qui l'agaçait ont développé chez M. Pailleron l'affection cardiaque dont il souffrit tout l'hiver et qui a fini par l'emporter. Ses proches et ses amis espéraient que la venue des beaux jours remettrait complètement le malade. Malheureusement, le printemps n'est arrivé que tardivement: Edouard Pailleron n'a pas pu l'attendre, et, après deux jours d'agonie, il est mort, entouré de ses enfants, son fils et sa fille, et de quelques parents.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* occupe une des meilleures places dans le groupe des auteurs dramatiques dont la carrière se développa ou s'ouvrit sous le second Empire. De cette brillante pléiade, Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Henri Meilhac ont disparu: Edouard Pailleron parti—il meurt à soixante-cinq ans—il ne reste plus que M. Victorien Sardou et Ludovic Halévy, d'un âge voisin.

D'une famille riche, Edouard Pailleron fit ses premières observations sur les mœurs des hommes dans une étude de notaire, et ensuite auprès d'un avoué, chez qui, tout en étudiant le droit, il était clerc. "Milieu des mieux choisis, me disait-il un jour, pour l'étude des hommes et des femmes. Je me rappelle que mon patron m'emmena, certain après-midi, pour dresser un inventaire dans la demeure d'un riche négociant qui venait de mourir. C'était, s'il m'en souvient bien, du côté du boulevard de l'Hôpital. Nous commençons. Quelques minutes après, les héritiers qui étaient beaux-frères, s'administraient, devant nous, des coups de poing. Cela me donna une idée singulière des affections de famille, et combien de fois, depuis, je revis des spectacles aussi peu édifiants!"

Tout en dressant des inventaires on en copiant des actes, le jeune clerc d'avoué rimait des poésies satiriques, qu'il réunissait et publiait sous ce titre, les *Parasites*. La même année, et mettant au singulier le titre de son volume de vers, il faisait jouer à l'Odéon sa première œuvre dramatique, le *Parasite*. C'était bien le début odéonien, auquel il semble que les auteurs dramatiques sont tenus aujourd'hui: Thiron y jouait le rôle principal. La pièce ne marchait ni mieux ni plus mal qu'une autre, lorsqu'un sénateur s'avisa de la trouver immorale. Les sénateurs s'intéressent beaucoup à ce qui se passe à l'Odéon; affaire de voisinage. Le sénateur en question—dont on retrouverait le nom facilement—exprima, à la tribune du Sénat, sa surprise de ce que l'autorité laissât jouer sur une scène subventionnée une pièce aussi scabreuse que le *Parasite*. Notez que le sujet de la pièce rappelle beaucoup celui d'*Amphitryon*, que l'on joue plusieurs fois l'an au Théâtre-Français. Quoi qu'il en soit, le Caton du Luxembourg obtint gain de cause et le *Parasite* fut suspendu; du coup, Edouard Pailleron fut célèbre.

Une anecdote amusante, que m'a contée le maître disparu, me revient aussi à l'esprit, à propos de la seconde pièce qu'Edouard Pailleron donna, toujours à l'Odéon, et qui a pour titre le *Mur Mitoyen*. L'un des personnages est un séminariste: c'est encore Thiron qui jouait le rôle. En ce temps-là, la censure se montrait fort sévère, quand il s'agissait de présenter sur la scène un personnage appartenant, peu ou prou au monde ecclésiastique. Le jour de la répétition générale, afin que le Bourdon de l'époque ne s'aperçut de rien, on releva avec des épingles la longue redingote de Thiron et le coiffeur raccourcit, en les frisant, les longues boucles de sa perruque. Le représentant de dame Anastasie ne s'inquiéta pas. Le lendemain, le soir de la première représentation, les épingles de la redingote furent enlevées, on défrisa les boucles de la perruque, et personne ne se méprit sur le véritable caractère du personnage.

Remarqué à l'Odéon, Edouard Pailleron s'achemine vers la Comédie-Française, qui reçoit et joue, non sans succès, le *Dernier Quartier*. C'est dans cette pièce, du genre aimable, que se trouvait le vers resté fameux:

Ta cousine,
Je l'aime! Son château de ta terre est [voisine.

Ni l'auteur, ni les acteurs, ni le directeur, ni le souffleur, ni le copiste, ni l'imprimeur, ni le correcteur, personne, à l'origine, ne remarqua cet extraordinaire lapsus. Pour sa punition, Edouard Pailleron dut retourner à l'Odéon avec le *Second Mouvement*. Il s'échappe ensuite vers le boulevard, où il donne au Gymnase le *Monde où l'on s'amuse*. Mais ces essais, en somme, ne constituaient qu'un bien mince bagage. En 1869, Pailleron revenait à la Comédie-Française avec un drame en vers, les *Faux Ménages*. Pièce à thèse, sorte de tragédie bourgeoise, la nouvelle œuvre se recommandait par la sincérité et l'émotion; l'auteur sortit du rang.

La guerre survient et lorsque Pailleron reparaît sur l'affiche, à la Comédie Francaise, avec un tout petit proverbe, l'*Autre motif*, il semble qu'il a enfin trouvé sa vraie route, celle où il rencontrera successivement *Petite pluie*, l'*Age ingrat*, l'*Etincelle*, ce petit chef-d'œuvre et enfin, en 1881, le *Monde ou l'on s'ennuie*. Je ne crois pas qu'il y ait eu, dans l'histoire du théâtre, beaucoup de premières représentations aboutissant à un succès aussi éclatant, aussi étourdissant que le *Monde ou l'on s'ennuie*. Je commençais à les suivre et je me rappelle encore Gambetta et Henri Rochefort qui, dans deux baignoires voisines, applaudissaient à tout rompre. Depuis, Pailleron donna la *Souris*, *Cabotins*, et deux proverbes, *Mieux vaut douceur*.... *Et Violence*: il reste après ces nouvelles et dernières œuvres, l'auteur du *Monde ou l'on s'ennuie*.

Et comme cette pièce, sans doute, subsistera seule et qu'elle durera, Pailleron apparaîtra dans l'avenir comme un railleur de bon ton, gai et sain, un peu superficiel, mais plein d'esprit et capable, parfois, d'une certaine tendresse de sentiment. Ai-je besoin de rappeler que l'Académie Française l'avait de bonne heure appelé chez elle? il y remplaça Charles Blanc. Il fut chargé dans la suite de recevoir M. Ludovic Halévy: il y eut, ce jour-là, une jolie séance au palais de l'Institut.

Edouard Pailleron, dans ses dernières années, vivait presque retiré. Il travaillait beaucoup. Tous les matins, il s'en allait au bois dans une voiture bien fermée, ayant auprès de lui son grand caniche noir. Arrivé à la Cascade, il descendait de voiture et il se promenait dans les allées écartées, réfléchissant, méditant, notant, et il ne rentrait que lorsque son chien fidèle l'avertissait que l'heure du retour et du déjeuner avait sonné. Tous les lundis, il recevait à dîner une douzaine d'amis conviés à tour de rôle; des artistes surtout, quelques écrivains et deux ou trois intimes qui étaient de presque toutes les réunions.

Dans ces dîners, Edouard Pailleron, qui, à l'ordinaire, restait sur la défensive, s'abandonnait volontiers. Il avait l'anecdote facile, le mot prompt, de nombreux souvenirs. Quelle ample moisson aurait recueillie, celui qui aurait pu retenir tout ce qui s'est dit, depuis vingt ans, aux lundis de Pailleron! Pendant l'été Pailleron partait pour sa maison de Ronjoux, en Savoie: elle lui fut apportée par sa femme, qui est, comme on sait, la fille de Buloz, le fondateur de la *Revue des deux Mondes*. De son cabinet de travail, situé au second étage, il apercevait Chambéry et les cimes neigeuses des Alpes. En face de lui, il avait la petite colline où, dans les feuilles se cachent les *Charmettes*. Certes, entre l'auteur révolté du *Contrat social* et l'écrivain bourgeois du *Monde où l'on s'ennuie*, on ne saurait établir une comparaison ni distinguer le le moindre trait de ressemblance. Et cependant, quelquefois, à ceux qui ne le connaissaient point ....ou qu'il voulait écarter, Pailleron apparaissait comme un bourru quelque peu rébarbatif. Ce bourgeois cossu, ce mondain soigné se donnait volontiers des allures de sauvagerie.

Au demeurant — et l'auteur dramatique mis à part—un homme très intelligent et très spirituel, sceptique et pratique, narquois et sentimental: un enfant de Paris.

ADOLPHE ADERER.

UN SEJOUR —DE— CH.-MARIE DE WEBER A PARIS.

«Obéron», l'œuvre si haute et si tendre dont le Théâtre-Lyrique de la Renaissance vient d'offrir au public parisien, la reprise fut, comme l'on sait, le chant du cygne de Weber. L'œuvre, représentée pour la première fois à Londres, avait été destinée, dit-on, à l'Opéra. Deux ans auparavant le chevalier de Cussy était venu voir, en effet, Weber à Dresde et lui avait demandé, au nom de l'Académie nationale de musique, d'écrire un opéra pour Paris. Mais cette offre coïncidait avec une autre, tout aussi tentante, du directeur de Covent-Garden, Charles Kembel, qui priait Weber de fixer lui-même ses honoraires et de venir diriger à Londres, non seulement les représentations de son nouvel opéra, mais celles de ses précédents ouvrages qui allaient entrer en répétition.

Weber hésita. Ce fut, en fin de compte, Londres qui l'emporta sur Paris. Le nouvel opéra était à moitié fait. Weber l'acheva sous la fièvre de l'inspiration, encouragé par de si hautes marques de faveur. Illustre à Paris depuis le succès éclatant du «Freyschütz», sa venue, annoncée par les journaux, excita la plus vive curiosité. Il devait, en effet, traverser la France pour se rendre en Angleterre.

Weber était malheureusement déjà atteint du mal de poitrine qui devait l'emporter. M. Adolphe Jullien a raconté le départ du compositeur de Dresde. Rien de plus douloureux que cette page où l'on voit l'artiste de génie, déjà marqué par la mort, quitter sa femme éplorée et jeter un dernier regard sur ses enfants endormis. Comme on emportait les malles, Mme de Weber n'avait pu s'empêcher de dire: «C'est son cercueil que je viens d'entendre clouer.»

Weber arriva à Paris le 25 février 1826. Dès le lendemain il alla faire visite à ses confrères: Paer, Auber, Cherubini, Rossini. On raconte que celui-ci avait voulu aller voir l'auteur du «Freyschütz» le premier, mais Weber le devança. Rossini le reçut avec une déférence où il entrait un peu d'ostentation, et le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier, tête nue. Le soir même, l'auteur du «Barbier» rendait sa visite au compositeur allemand.

Le surlendemain de l'arrivée de Weber à Paris, l'Opéra donnait une première éclatante, celle de l'«Olympie» de Spontini, avec Nourrit dans le principal rôle. La coïncidence était piquante. L'œuvre du maître italien et le «Freyschütz» avaient été quelques années auparavant l'objet d'une sorte de tournoi artistique à l'Opéra royal de Berlin. Le parti de la Cour avait tenu pour l'«Olympie» de Spontini et le parti national allemand pour l'opéra de Weber. La victoire était restée au «Freyschütz». Weber ne manqua pas d'assister à cette première de l'œuvre de son rival à Paris.

Hector Berlioz a laissé de cette soirée un fragment saisissant où il donne un libre cours à son admiration pour le compositeur allemand:

»Je crois, dit-il, avoir vécu un siècle pendant les quinze ou seize ans qui se sont écoulés depuis le jour où pour la première et dernière fois Weber traversa Paris. Il se rendait à Londres pour y voir tomber un de ses chefs-d'œuvre, «Obéron», et mourir. Combien je désirai le voir alors! Avec quelles palpitations je le suivis, le soir où, souffrant déjà et peu d'heures avant son fatal départ pour l'Angleterre, il voulut assister à la reprise d'«Olympie»! Ma poursuite fut vaine. Le matin de ce même jour, Lesueur m'avait dit: «Je viens de recevoir la visite de « Weber! Cinq minutes vous l'eus- « siez entendu me jouer sur le pia- « no des scènes entières de nos par- « titions; il les connaît toutes!» En entrant quelques heures après dans un magasin de musique:

«—Si vous saviez qui s'est assis là tout à l'heure!

«—Qui donc?

«—Weber!

«En arrivant à l'Opéra le soir, et en écoutant la foule répéter: «Weber vient de traverser le « foyer;—il est rentré dans la sal- « le;—il est aux premières loges», je me désespérais de ne pouvoir l'atteindre. Mais tout fut inutile; personne ne put me le montrer.

A l'inverse de ces poétiques apparitions de Shakespeare, visible pour tous il demeura invisible pour un seul. Trop inconnu pour oser lui écrire, et sans amis en position de me présenter à lui, il fallut sortir sans l'apercevoir. Oh! si les hommes inspirés pouvaient deviner les grandes passions que leurs œuvres font naître! s'il leur était donné de découvrir ces admirations de cent mille âmes concentrées et enfouies dans une seule, qu'il leur serait doux de s'en entourer, de les accueillir, et de se consoler auprès d'elles de l'envieuse haine des uns, de l'inintelligente frivolité des autres, de la tiédeur de tous!"

«Malgré sa popularité, malgré le foudroyant éclat et la vogue du Freyschütz», malgré la conscience qu'il avait sans doute de son génie, Weber, plus qu'aucun autre peut-être, eût été heureux de ces obscures, mais sincères adorations. Il avait écrit des pages admirables, traitées par les virtuoses et les critiques avec la plus dédaigneuse froideur: son dernier opéra, le plus grandiose, «Euryanthe», n'avait obtenu qu'un demi-succès; il lui était permis d'avoir des inquiétudes sur le sort d'«Obéron» en songeant qu'à une œuvre pareille il faut un public de poètes; un parterre de rois de la pensée; enfin, le roi des rois, Beethoven lui-même pendant longtemps l'avait méconnu. On conçoit donc qu'il ait pu quelquefois comme il l'écrivit ensuite douter de sa mission musicale et qu'il soit mort du coup qui frappa «Obéron».

Deux jours après cette soirée de l'Opéra, Weber se rendait à l'Opéra-Comique où l'on donnait la «Dame-Blanche», qu'il ne connaissait pas. Il en sortit ravi: «C'est le charme, c'est l'esprit, confiait-il le lendemain à un ami. Depuis les «Noces de Figaro», de Mozart, on n'a pas écrit un opéra-comique de la valeur de celui-ci.» On a dit d'ailleurs qu'avec Schumann et Richard Wagner, Weber tenait en très haute estime la musique de Boïeldieu.

Le 2 mars, l'auteur du «Freyschütz» quittait Paris, en route pour Londres. Son séjour n'avait pas duré une semaine. A Douvres, il fut reconnu. On lui fit fête. Un fonctionnaire de la police traversa la foule et vint à lui: «J'ai reçu l'ordre d'éviter toutes les formalités de douane et de police à M. Charles-Marie de Weber et de lui faire accueil sur la terre anglaise».

Ce fut de cette façon charmante que Weber débarqua sur cette terre où il devait mourir. Le climat de Londres ne fit qu'accroître, en effet, le mal qui le consumait. Il savait ses jours comptés, d'ailleurs, et s'y était résigné avec une force d'âme admirable. Ce trait l'indique assez. Une de ses élèves, Mme Levasseur, l'avait vu, l'année précédente, à Dresde, et avait été frappée de son abattement et de sa tristesse. «Me trouvant un instant seule avec lui, dit-elle, dans son cabinet de travail, près du piano, je ne pus retenir mes larmes, et lui prenant les mains, je lui dis: «Tout passe « ici-bas; c'est devant ce piano que « j'ai vécu les heures les plus heu- « reuses de ma vie.—Oui, me ré- « pondit-il, tout passe et moi je « suis perdu. Chère enfant, puis- « siez-vous ne jamais savoir ce que « c'est de se sentir mourir jour par « jour, de voir la mort s'appro- « cher!....»

Bientôt ses forces le trahirent. Il écrivait à sa femme, le 30 mai: «Tu ne recevras plus un grand nombre de lettres de moi. Réponds à celle-ci, poste restante, à Francfort. Je n'irai point à Paris, qu'y ferais-je? Je ne puis ni parler ni marcher». Il voulait diriger lui même, le 6 juin, une représentation du «Freyschütz» à son bénéfice. Il ne le put pas. Trois jours après il expirait. Son corps, ramené sur un bâtiment à Hambourg, fut l'objet en Allemagne d'une manifestation imposante et touchante. Le cortège, escorté par des fantassins, attira une foule immense qui se mit à suivre le corps du compositeur bien-aimé, aux chants des Sociétés chorales dirigées par Richard Wagner, dont Weber avait été le maître. Quand on arriva à Dresde, le soir, on trouva la ville illuminée pour recevoir les restes de l'auteur d'«Obéron»....

LA MUSIQUE ET LES ANIMAUX.

Dans la *Revue Parisienne*, M. Gambier Bolton vient de publier un très curieux article duquel nous extrayons les lignes suivantes:

"L'effet de la musique sur les animaux est une étude intéressante, mais tout le monde ne peut pas aller dans le désert africain pendant un orage et entendre les rugissements des lions répondant aux bruits sourds du tonnerre, comme je viens de le faire. Il y a un autre moyen, c'est de recueillir les résultats que l'on obtient en faisant entendre aux pensionnaires de nos jardins zoologiques une musique à laquelle ils ne sont pas habitués.

"Sur eux, comme sur les hommes, la musique a des effets qui varient de l'un à l'autre. Les uns deviennent furieux et poussent des cris de désespoir; les autres l'entendent avec sérénité et calme, mais il en est qui la supportent sans paraître l'apprécier.

"La trompette ou le basson rendent les animaux furieux; la flûte et le hautbois n'attirent même pas leur attention.

"Le tigre n'apprécie que la mélodie douce et suave. Quand nous lui en avons fait entendre, il se livra à une série de bâillements prodigieux, tantôt se levant tantôt s'étirant comme un gros chat. A d'autres moments, il se frottait le dos et les côtes contre les barreaux de sa cage comme pour mieux apprécier les sons.

"Un singe à bonnet vert écoutait, tout triste, les mélodies d'un sifflet; un autre laissait pendre ses joues et faisait d'horribles grimaces à mon instrumentiste, tout en se cramponnant à son gardien. Mais la musique ne produit aucune impression sur le zèbre, et elle laisse les éléphants indifférents."

LES REFORMES A CUBA.

Presse Associée.

New York, 6 mai—Suivant une dépêche de la Havane, un décret va probablement être lancé, qui rendra applicables au service postal de Cuba les lois mises en vigueur aux Etats-Unis, contre les abus postaux. A la suite d'une poursuite récente, le gouverneur Brooke est resté convaincu de la nécessité d'une mesure de ce genre pour mettre un terme aux abus qui se produisent dans le maniement des malles.

Deux Cubains, arrêtés et traînés devant la cour de police pour avoir expédié des publications indécentes, ont été acquittés par un juge espagnol sous prétexte qu'ils avaient violé un texte du code criminel qui n'était pas connu.

L'extension des règlements postaux des Etats-Unis à Cuba assurera le prompt châtiment de tous les délits. Elle mettra également fin à tout le trafic des billets de loterie qui se fait encore plus ou moins ouvertement.

Le colonel Cespedes, le premier lieutenant du général Gomez, se rend parfaitement compte de la maladresse des efforts que l'on fait pour le mettre en avant, comme candidat à la présidence du parti Gomez.

La presse espagnole continue à faire opposition aux réformes projetées dans les procédures, telles qu'elles sont prescrites par la loi latine; elle repousse l'introduction des Droits et Privilèges accordés par la Loi anglaise à toute communauté. Rien de cela ne lui sied.

La souveraineté espagnole n'est plus, disent-ils: mais la civilisation espagnole est encore vivante: c'est la seule possible et praticable à Cuba.

Cette façon de voir les choses n'est pas partagée par les journaux natifs ou anglais, publiés ici.

Le rapport sanitaire pour le mois d'avril accuse seulement 617 décès pour le mois. Durant les quatre mois de 1899, le total des décès a été d'un peu plus de 2,000; il indique un total de 7,000 pour l'année entière.

L'estimation a été faite, sans tenir compte de l'épidémie de la fièvre jaune, pendant la saison des pluies.

Le chiffre de la mortalité, jusqu'ici, n'atteint pas la moitié de celui de 1898.

PROPAGATION De la langue anglaise à Cuba.

Presse Associée—

New York, 6 mai—La Ligue cubano-américaine fait de grands efforts pour répandre l'usage de la langue anglaise dans l'île et pour soutenir les partisans de l'annexion de Cuba. Suivant une lettre reçue par le président Wm Mc Dowell de la Ligue, les querelles et les dissensions entre les indépendants à Cuba ne peuvent qu'aider effectivement les annexionnistes.

Il y a des milliers d'hommes qui, ayant peur aujourd'hui de se déclarer, afflueront dans les îles aussitôt que, sûrs d'être protégés par les Etats-Unis, ils pourront voter comme ils l'entendent.

En ce qui concerne les efforts de la Ligue pour propager la langue anglaise à Cuba, M. McDowell a dit, il y a déjà longtemps, que le général Wilson, commandant du département de Matanzas et de Santa Clara, s'occupait avec intérêt de l'établissement d'une institution d'enseignement plus élevé, à Matanzas, et de l'établissement d'une bibliothèque de livres américains.

Le Dr Eduardo Diaz, directeur du l'institut, a préparé une liste de 500 livres qu'il enverra dans le pays. M. Andrew Carnegie a entendu parler de ce projet et s'est chargé de fournir les livres.

Le 29 avril, a poursuivi M. McDowell, le général Wilson a écrit à la Ligue une lettre dans laquelle il donnait une seconde liste de 400 livres qui, disait-il, seraient bien accueillis, et il exprimait l'espoir que la Ligue ferait quelques démarches pour obtenir l'appui financier d'hommes qui contribueraient à l'achat de ces livres.

La Ligue a déclaré M. McDowell, sera très heureuse de fournir une liste des livres dont le besoin se fait sentir. Les personnes qui veulent bien contribuer à l'acquisition de ces livres, peuvent les envoyer par la malle au général Wilson, par la poste ou au bureau de la Ligue américaine.

Prochain voyage de l'amiral Dewey aux Etats-Unis.

Presse Associée.

New York, 6 mai—Une dépêche de Washington dit que l'on a des raisons de croire que le Président a été averti de l'intention qu'a l'amiral Dewey de venir passer quelque temps aux Etats-Unis. Sans doute, son retour dépend du succès des négociations de la commission avec les Philippines.

Aussitôt que ces derniers auront mis bas les armes, on croit que l'amiral partira sur le croiseur Olympia pour les Etats-Unis, probablement par la voie du canal de Suez. Il se rendra directement à New York et, de là, à Washington pour s'entendre avec le Président sur la question des Philippines.